

Mon frère

Je suis debout et je regarde par la fenêtre. Des soldats défilent fièrement dans la rue en brandissant le drapeau. Ils partent défendre leur pays la fleur au fusil, l'ordre de mobilisation générale vient d'être donné. Mon frère arrive par derrière et pose une main sur mon épaule. Je me retourne, il me sourit.

– Ne t'inquiète pas, me rassure-t-il, je serai bientôt de retour en vainqueur.

Il dépose un baiser sur mon front et traverse la pièce. Je l'observe passer son manteau et ouvrir la porte. Il m'adresse un dernier signe de la main et disparaît.

Cela fait déjà trois ans que la guerre dure. Je n'ai aucune nouvelle de mon frère depuis plusieurs mois. Les rations sont de plus en plus faibles et le travail à l'usine toujours plus pénible. Je ne pourrai bientôt plus payer le loyer de mon petit appartement. J'irai m'installer dans une grange abandonnée à la sortie de la ville la semaine prochaine. D'autres personnes s'y sont déjà réfugiées. L'enfer s'éternise.

Depuis quelques jours des fanfares parcourent les rues, tout le monde se rassemble pour fêter la victoire. Un jeune garçon traverse une ruelle en courant et se jette dans les bras d'un homme défiguré. Les couleurs de la France flottent à chaque balcon. Je me perds dans la foule. Que vais-je devenir, seule, sans travail. Une prime d'un mois de salaire m'a été proposée hier si je quittais l'usine, je l'ai donc fait. Demain je quitterai également la ville pour proposer mes services dans une ferme. Mon père était éleveur, mais cela me semble bien loin désormais. Je marche sans savoir où aller, bientôt submergée par le désespoir.

Le soleil brille dans le ciel pur. Les oiseaux chantonnent la venue du printemps.

– Rose !

Je tourne la tête, Albert m'appelle et m'invite à le rejoindre. Il a fait appeler une voiture pour que nous nous rendions en ville. Il me donne la main et m'aide à monter. La voiture démarre et les pas des chevaux bercent notre avancée.

– Tu as l'air bien pensive ? s'interroge mon fiancé.

– Je me demandais juste si je retrouverai l'appartement où j'habitais avec...

Ma voix se brise sur la fin de la phrase. Albert me prend la main tandis qu'une larme s'échappe du coin de mon œil. Il serre ma main plus fort et plonge ses yeux dans les miens.

– Ton frère est mort en héros.

Je tourne la tête et pose mon front contre la vitre. Une partie au fond de moi refuse de considérer mon frère comme... Mes pensées se bloquent. Je n'ai jamais vu son nom inscrit sur les listes de disparus. Je n'ai jamais reçu de lettre non plus. Albert indique au cocher de s'arrêter et nous descendons sur la place. Je jouais ici avec Jean quand nous étions petits, il courait après les pigeons et je l'encourageais. Albert ne m'a pas lâché la main.

– À quoi penses-tu ?

Je baisse la tête pour cacher ma tristesse. Cela fait plusieurs mois qu'il souhaite que je fasse mon deuil. Nous parcourons les avenues. La matinée se déroule dans la nostalgie. Enfin, nous passons dans mon ancienne rue, je m'arrête au bas du bâtiment. Il est intact, dans le même état que dans mes souvenirs. Albert me tire par la main.

– Ne nous attardons pas ici.

Je proteste et me libère de son emprise. Mes jambes me portent d'elles-mêmes devant la porte de mon appartement. Albert arrive derrière moi.

– Ne toque pas, me conseille-t-il, personne ne peut ramener les morts.

Mon poing vient malgré moi taper le bois de la porte. Un homme d'âge mûr l'ouvre, la partie gauche de son visage camouflée par un foulard.

– Que puis-je faire pour vous ? me demande-t-il.

Tous mes doutes s'envolent et je réponds d'un ton sûr :

– J'habitais ici au début de la guerre et je me demandais si vous auriez reçu des lettres qui m'étaient adressées.

J'entends Albert soupirer dans mon dos. L'homme défiguré esquisse un sourire, proche d'une grimace, et m'invite à entrer.

– J'ai reçu bien plus d'une lettre qui ne m'étaient pas destinées, reprend-il.

Mon cœur commence à battre à tout rompre.

– Cependant, plusieurs personnes sont déjà venues en réclamer.

L'homme sort un petit carton et commence à le vider. Je sens comme un pincement dans ma poitrine. Et si aucun courrier ne m'était adressé ?

– J'ai appris que cet appartement avait abrité bon nombre de déserteurs sur la fin de la guerre, continue l'homme.

Il étale plusieurs lettres sur une table en bois :

– Quel est votre nom ?

L'espoir que j'avais est sur le point de disparaître mais je murmure tout de même la réponse. L'homme fouille dans le tas de papier.

– Monclin, Monclin...

Cet instant me paraît interminable quand soudain l'homme me regarde en souriant.

– Vous êtes Mademoiselle Rose Monclin ?

J'acquiesce en tremblant et l'homme s'approche. Il me tend ce qui me revient et je lui fais part de mon immense gratitude.

– Attendez d'avoir lu avant de me remercier, j'ai apporté plus de mauvaises nouvelles que de bonnes aux personnes avant vous.

Je le remercie tout de même une fois de plus et nous sortons de l'appartement. Je tiens la lettre entre mes mains. Elle vient de M. Jean Monclin. Je l'ouvre vivement. Elle a été écrite le 5 décembre 1918. Tous mes muscles se relâchent. Il est vivant. S'il l'a écrite après l'armistice, c'est qu'il a survécu à la guerre. De grosses larmes glissent le long de mes joues et viennent tacher le papier. Je lis son message en savourant chaque mot rédigé de sa main. Il m'écrit qu'il habite vers Carcassonne sans donner plus de précisions. Les hypothèses commencent déjà à s'emmêler dans ma tête. Et si la guerre l'avait rendu fou ? Si elle lui avait fait perdre goût à la vie ? Ou s'il faisait partie de ces « gueules cassées » ? La tension et l'angoisse qui m'avaient quittée reviennent aussitôt à la charge.

Je suis enfin arrivée à Carcassonne. Mon cœur s'affole, cela fait presque cinq ans que je ne l'ai pas vu, je crains de ne pas le reconnaître. Je descends de mon wagon et me dirige vers la vieille ville. Mon frère a mentionné un lieu dans sa lettre. Quelques minutes plus tard, j'arpente déjà les petites rues de la cité médiévale. Ce coin paisible de France ne semble pas avoir été touché par les feux de la guerre. Je me dirige vers le monument bien connu, mon frère m'a dit s'y rendre tous les matins en se promenant. Arrivée devant le château médiéval, je m'arrête avant de passer le pont de pierre. Je décide d'attendre devant l'entrée afin d'être sûre de croiser celui que je cherche. Je m'appuie contre un petit muret et j'attends. Le soleil est de plus en plus haut dans le ciel.

Quelques rares personnes franchissent le pont en discutant ou le nez levé vers les nuages. J'aperçois un jeune couple s'approcher. Je reconnais aussitôt la démarche de l'homme alors qu'il vient dans ma direction. Je me détache du muret et marche à pas précipités vers lui. Je me jette contre mon frère et il me serre de son unique bras. Je me recule pour mieux le voir. Il me sourit :

– Ne t'inquiète pas, je vais très bien. De toute manière j'étais tellement maladroit de la main gauche que la perdre n'a rien changé pour moi !

Des larmes commencent à glisser le long de mes joues. Le visage de mon frère s'assombrit.

– Rose...

Il me serre de nouveau contre lui.

– Arrête de pleurer et laisse-moi te présenter ma femme.

Je ne suis pas triste, je ne sais comment exprimer mon émotion. Mon frère va bien. Il a conservé le même visage, éclairé d'un immense sourire. Il a un bras en moins mais toute sa tête. Je me recule à nouveau et je le regarde émerveillée. Il prend la main de la jeune femme au visage d'ange qui l'accompagne.

– Je te présente Louise.

– Enchantée !

Par la suite, Jean m'explique comment il a été rapatrié et soigné suite à sa blessure. Il m'a aussitôt cherchée mais j'avais déjà abandonné notre ancien appartement. La matinée s'écoule, légère et heureuse comme dans un rêve, moment inimaginable suite au cauchemar. Jean me parle de tout et de rien et je lui raconte ma rencontre avec Albert. Soudain, il s'exclame, le visage rayonnant :

– Et devine le meilleur !

Il serre la main de Louise et sans attendre ma réponse il souffle :

– Je vais être papa...

Marie Évrard